

par Jacquié Bernard

Chroniques des Garriaux



2

Chroniques des Garriaux, Hameau du Morvan

Ces récits, brodés à partir de faits réels, s'inspirent du quotidien qui a pu être celui d'une communauté paysanne, établie sur la paroisse de Préporché (Nièvre) durant trois cents ans.



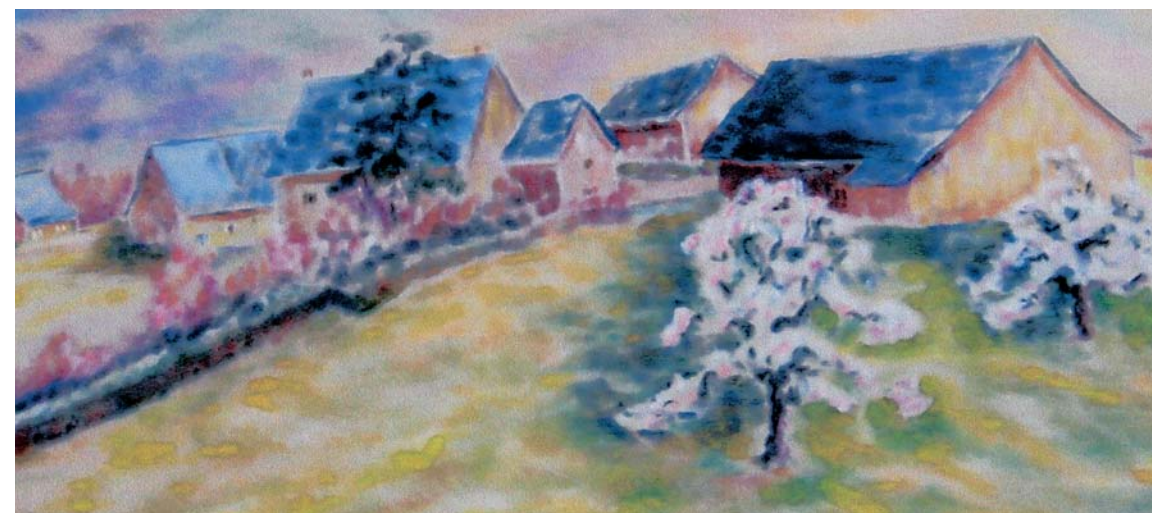
La communauté, bien le plus précieux

- Une veillée "éducative" où on raconte comment une communauté peut être menacée
- La passion du jeune François Panné
- Foire à Chiddes...sans retour
- Comment donner à François la part qui lui revient dans les biens communs ?

Les veillées, surtout les longues veillées de l'hiver, étaient le moment le plus attendu des gens de la communauté des Panné. D'abord, c'était le temps du repos, celui où on se retrouvait tous ensemble, avec les femmes, les enfants, et aussi celui où on apprenait les nouvelles. Mais à côté de ces plaisirs gratuits, dirons-nous, elles étaient aussi le moment où le Maître distribuait les tâches des jours à venir, où il rendait compte de ses activités de chef de la communauté : les achats ou les ventes qu'il avait faits, et enfin, c'était l'occasion, pour lui, d'inculquer à ses parsonniers et à leurs enfants, la morale propre à

la vie communautaire et cela sous forme d'histoires, d'anecdotes. Parmi celles-ci, l'une d'elles tenait à cœur à tous les maîtres qui succédèrent à Michel Panné car elle racontait comment la communauté des Panné fut, à un moment, mise en péril.

Michel Panné avait dû naître dans les années mil cinq cent cinquante et il avait eu la chance, l'immense chance, de voir grandir tous ses enfants : deux filles qu'il maria à des hommes de communautés extérieures florissantes, et quatre garçons robustes, à la personnalité bien marquée. Hélié, Jean, François et Claude qui lui succèderait dans le rôle de Maître et chef. C'était lui qui avait le plus grand sens de l'organisation, qui savait, avec patience, persuasion, obtenir des autres parsonniers, ce qui n'était pas toujours facile. Michel préférait cette méthode à l'autorité intransigeante dont faisait parfois preuve, Hélié.



François était différent et tout jeune, montra un désir d'indépendance qui, plus d'une fois, fut l'objet de remontrances de la part de son père. Il se pliait mal au travail de groupe et cependant, la communauté ne vivait que comme cela. Non seulement il fallait travailler avec les parsonniers du village des Panné, mais très souvent, il fallait aller travailler avec d'autres communautés, par exemple celle de Sciol ou encore de Corcelles.

Très jeune, François se prit de passion pour le travail du forgeron Belin de Préporché. Chaque fois qu'il le pouvait, surtout quand il "gardait" dans les bois de la Sarrée qui enveloppent le village de Préporché à l'est, se soustrayant à son travail de berger, il filait dans son antre. Combien de fois, la communauté eut des procès pour avoir laissé vagabonder quelques cochons ou moutons dans les sarrasins des voisins ! Mais, malgré les mises au point de son père, les moqueries des cousins, il ne pouvait s'en empêcher. De loin, la musique du marteau sur l'enclume, l'appelait. Elle était là, à deux pas, il avait juste à emprunter le petit chemin qui conduit à la fontaine des chevriers, et là, il tournait à gauche, et c'était la première maison. Pénétrant dans le sombre atelier, bien avant de distinguer l'énorme soufflet activé par le père Belin, il respirait les odeurs, il jouissait de la chaleur dégagée par les braises rouges, jaunes, et il se taisait. Il regardait... Le forgeron lui apprit bien vite le nom de tous ces outils mystérieux dont il rêvait de se servir : pics, "goyards", pelles à relever la vigne, et des limes, et des fers pour les chevaux et des fers pour les bœufs, et ces myria-

des de clous forgés, noirs et luisants... Dès qu'il en eut la force, il aida le père Belin. Bien entendu, c'est à lui que le maître confia, très vite, le soin de forger tout ce dont on avait besoin à la communauté. François apprit même à faire les roues des charrettes. Tout le monde était content de son travail.

Seulement, mis à part son travail de forgeron qui le passionnait, il n'aimait rien d'autre et surtout pas le travail de la terre. Pourtant, il était bien obligé d'exécuter les ordres, la communauté n'avait pas besoin d'un forgeron à plein temps ! Comme les autres hommes, il devait aller labourer, récolter, "plécher" et "raper" les "trasses", conduire les animaux aux foires et l'hiver, quand la terre était moins exigeante, il fallait s'occuper des chemins, les entretenir, empiercer ici, relever un mur ailleurs, commencer à curer les fontaines... François rêvait, le soir, d'avoir son atelier à lui, comme le père Belin, et de pouvoir travailler pour toute la paroisse.

Ce rêve l'habita jusqu'à ce qu'il eut une trentaine d'années. Son père, le maître, le chargea, dans les années mil six cent vingt, il avait alors à peine vingt ans, de s'occuper seul de la foire de printemps de Chiddes. On y conduisait les moutons et Michel voulait lui montrer qu'il lui faisait confiance, attendant, de son fils, une preuve de bonne volonté, un élan qui prouverait qu'il avait compris la nécessité de travailler en commun. La foire n'était pas un travail facile. Il fallait se lever à trois heures du matin et, torche à la main, rassembler les moutons destinés à la foire, et marcher pendant des heures, dans la nuit. On ne



revenait que le soir, car parfois, les acheteurs ne se pressaient pas, et le retour était tout aussi pénible : souci de ne pas laisser égarer une bête, fatigue, sommeil. Mais François semblait s'acquitter sérieusement de son travail, c'était un bon vendeur qui savait vanter les avantages de ses bêtes. Il faut dire que la communauté était réputée pour produire des porcs et des moutons excellents et en bonne santé. Cela faisait donc quatre années qu'il faisait la route sans rechigner.

Ce matin-là, au printemps mil six cent vingt quatre, François siffla le grand chien blanc Titus (allez savoir pourquoi on lui avait donné le nom d'un empereur romain ! D'ailleurs, comme les Panné succédaient aux Panné, les Titus succédaient aux Titus, et cela depuis la nuit des temps). C'était une belle race de chiens, courageux, qui ne rechignaient pas à s'attaquer aux loups voraces. Titus le jeune ne se fit pas prier et rassembla en un seul mouvement, les trente moutons qui allaient faire la route.

Les grelots passèrent devant le moulin, empruntèrent le chemin qui mène à l'église de Préporché, s'étirant dans la montée. Le dégel avait rendu le parcours boueux, dans les parages de la fontaine Guyot-Liger et les sabots de François glissaient sur les plaques encore gelées, recouvrant les pierres. Titus alla boire une lampée d'eau fraîche, il connaissait toutes les fontaines ! et revint stimuler les moutons retardataires.

Le maître, arrivé à ce moment du récit, avait l'habitude de ménager un silence. Il savait que très vite viendraient les : "Et alors ?"

- Et alors, la nuit avait déjà assombri le village et François n'était pas rentré.

- Il était perdu ? Les plus vieux connaissaient la suite, mais les jeunes frissonnaient

De peur : ils connaissaient tant d'histoires de loups !

Quelques parsonniers descendirent jusqu'à Préporché, pour demander aux paysans qui avaient fait cette foire, s'ils avaient rencontré François. Les premiers ne répondirent pas, semant le trouble, l'angoisse, chez les parsonniers. Le père Bardot, lui, les accueillit avec un sourire narquois. C'était bien une idée du maître, ça, de confier à un seul homme, fût-il son fils, une foire qui se tenait à près de trois lieues ! Des fois, on y fait des rencontres... Oui, François, il l'avait vu, il avait bien vendu, même. Et il était allé boire

un coup au cabaret de la mère Magnien, qui est tout contre la forge de Chiddes, tenue par son mari. C'était une bonne journée pour les forgerons : en attendant que le fer usé, perdu, fût remplacé, les paysans s'ablaient, mangeaient et buvaient dans un joyeux brouhaha. François était bien aimé par le père Magnien qui voulait caser sa fille aînée, déjà 26 ans et toujours pas mariée ! Et puis, ce François, il savait forger, il pourrait lui succéder, lui qui n'avait que des filles ! Claudine Magnien regardait avec admiration, ce fils du maître dont la renommée avait dépassé les limites de la paroisse de Préporché. Quant à François, il la trouvait de plus en plus jolie, à chaque foire... Et le père Bardot de conclure : "Ne vous faites pas de soucis, votre François est en bonne santé, seulement... peut-être qu'il ne reviendra pas..."

Les parsonniers revinrent à la maison commune sans mot dire. Lequel allait annoncer la nouvelle ? Un événement comme celui-là ne s'était jamais produit, de mémoire de communautaire ! Effectivement, Michel Panné pâlit, demanda à ses trois autres fils de s'habiller. Il prépara une torche et ils disparurent dans la nuit. Il fallait régler cette affaire aussitôt.

Ils arrivèrent à Chiddes au milieu de la nuit et Michel frappa de grands coups à la porte du cabaret : "Il a battu son fils François ?" demandaient alors les enfants qui sentaient la sourde colère du père. Après un silence, le maître continuait :

Non, ils ont parlé, attablés, toute la famille réveillée, en chemise, excepté Claudine, qui était restée dans sa chambre, avec ses sœurs. François montra une détermination inébranlable : il voulait quitter la communauté et s'installer avec le père Magnien, qui allait devenir son beau-père. On parla ainsi jusqu'à l'aube. Les Magnien proposèrent alors aux quatre hommes de se reposer quelques heures avant de remonter à Préporché. Mais comment se reposer ? Michel devait trouver une solution. L'un de ses fils quittait la communauté, il fallait donc partager les biens et lui donner la part qui lui revenait. Or, cela ne s'était jamais produit. Que fallait-il faire ? Dissoudre la communauté ? Perdre le fruit de plus de cent ans de travail ? Se séparer les uns des autres ? Il faudrait aller chez les hommes de loi, et cela il le redoutait. Dans les communautés, on réglait autant que



possible les problèmes entre soi et on avait affaire aux notaires que pour les achats, les ventes de terres. Et que faire de Marguerite l'infirmes ? Des vieux qui avaient donné leur vie à la communauté et ne pouvaient plus travailler ? Où iraient-ils, ils n'avaient pas de maison à eux, bien sûr. Qui allait, désormais, s'occuper des petits orphelins ? Non, non, cela n'était pas possible. Jean et Hélie allèrent s'étendre sur un banc, près du feu qu'on avait revigoré, tandis que Michel et son fils Claude parlaient...

A l'heure où le chant de la forge commençait à réveiller le bourg, la mère Magnien apporta une grande marmite de soupe fumante à la table de Michel et Claude. François vint les rejoindre, à la fois contrit de donner tant de soucis à ses parents, et soulagé de sa décision. Son père lui en voulait terriblement : c'était toute son autorité qui venait de vaciller. Comment annoncer la nouvelle aux autres ? Et si d'autres parsonniers venaient à demander eux aussi leur part ? Il faudrait se dépêcher de vendre tout ce qu'on possédait et retourner à la vie misérable que connaissaient les petits paysans isolés. Et cette misère-là, ils la côtoyaient chaque jour et la redoutaient.

"Et alors ?" demandaient les enfants qui oubliaient l'heure et n'avaient pas sommeil. La

communauté a été cassée ?"

"Non, Claude, un peu plus serein que son père, avait trouvé une solution. En mangeant son bol de soupe, il dit calmement : "Voilà, Je vais donner à François la part qui me revient dans les biens laissés par notre mère. Je m'engage à ne plus rien demander sur cet héritage. C'est le seul moyen d'éviter la vente des terres qui appartiennent à la communauté, vente qui nous priverait tous". Cette décision réjouit Michel : il n'avait pas pensé à cette solution. Claude était bien le fils sur lequel la communauté pouvait compter !

De retour au village, le maître rassembla tous les parsonniers pour les mettre au courant de la situation. Personne n'aurait à souffrir du départ de François qui avait rendu les bêtes non vendues et l'argent de la vente des autres. Claude, son futur successeur, s'était sacrifié, afin que la vie continue, comme par le passé. Il n'avait plus de patrimoine personnel, mais il se sentait le cœur léger.

Et le conteur de tirer la conclusion que chacun attendait : "Souvenez-vous, les enfants, (mais il s'adressait aussi aux plus vieux, à ceux qui auraient eu des vellétés de partage) que la communauté est notre bien le plus précieux. Nous sommes forts parce que nous sommes ensemble. Seuls, nous ne pourrions pas vivre." ■